

Les meilleures
NOUVELLES
de
COLETTE

Choisies par Julie Wolkenstein

Avant-propos et notices de Julie Wolkenstein

Préfaces de Julia Kristeva
et de Mona Ozouf



ÉDITIONS
RUE SAINT AMBROISE

LA CHAMBRE
ÉCLAIRÉE

« Un timbre à 0 fr. 60,
s.v.p. ! »

Je connais une aimable dame âgée, qu'une pension civile, modeste, met pour le reste de ses jours à l'abri du besoin. Je ne vous raconte pas cela uniquement pour me vanter de mes belles relations. Mais je veux jeter quelque lumière sur la vie, accidentée et mal connue, des pensionnés civils.

La dame âgée s'en va, il y a une quinzaine de jours, au ministère des Finances pour toucher son trimestre, comme d'habitude. Comme d'habitude ? non point. Le génie de l'Aventure veillait. Il veillait ce jour-là dans la salle des caisses, et voltigeait au-dessus du guichet 75, où une préposée prit des mains de la dame âgée son titre de pension et un certificat de vie ; puis elle chercha, trouva une fiche, la joignit aux titre et certificat, et passa le tout à une

deuxième préposée. Celle-ci, à la hâte et comme craignant les responsabilités, confia le tout à un petit jeune homme songeur, qui disparut. Toujours songeur, mais hiérarchique, il reparut bientôt et se délesta des mêmes paperasses au bénéfice de la deuxième préposée, qui les restitua à la première, et c'est de la première que la dame âgée recueillit ces précieuses paroles :

« Madame, vous me redeviez soixante centimes sur le dernier trimestre ; le notaire vous a délivré par erreur un certificat de vie pour pension militaire, et vous êtes pensionnée civile... Voulez-vous aller chercher, au guichet 29, un timbre à 0 fr. 60 ? Je m'excuse de vous déranger, mais il n'y a pas de ma faute.

— C'est trop juste », répliqua la dame âgée, déjà en route pour le guichet 29.

Au guichet 29, un suppôt, mâle, du génie de l'Aventure, repoussa les douze sous de la dame :

« Mais, expliqua-t-elle, je vous demande un timbre de soixante cen...

— Impossible.

— Pourquoi ?

— *Parce que*, dit le suppôt, *je n'en délivre qu'aux ecclésiastiques.* »

Un moment sidérée, la dame âgée réfléchit que l'humour peut se faire une place, même au ministère des Finances, et elle sourit complaisamment. Mais le suppôt demeura de marbre.

« Monsieur, insista la pensionnée, c'est la demoiselle du guichet 75 qui m'envoie ici. Vendez-vous, ou non, des timbres à soixante centimes ?

— Oui. Mais aux ecclésiastiques seuls. C'est le règlement. Êtes-vous ecclésiastique ? Non. Vous n'aurez donc pas de timbre à 0 fr. 60. »

De retour au guichet 75, la dame âgée dut avouer qu'elle revenait sans timbre. La préposée eut un hochement de tête pessimiste :

« Ah ! là là... Eh bien, cela ne va pas aller tout seul !... Écoutez, madame, voulez-vous un conseil ? Voyez au guichet 34. Il vend des timbres.

— Il vend des timbres ? Alors je suis sauvée ! » s'écria la vieille dame.

L'employée versa, sur tant de candeur, un regard de pitoyable ironie :

« Il vend des timbres, mais... Enfin, n'anticipons pas... »

Soutenue par l'illusion, la dame âgée traversa encore une fois la salle et demanda :

« Un timbre à douze sous, s'il vous plaît ?

— Ce serait pour moi, répondit galamment le guichet 34, un vrai plaisir, si... si j'en avais. Mais... je n'en ai pas. Bah ! à la guerre comme à la... Je veux dire : aux Finances comme aux Finances ; voici un timbre à 0 fr. 50 et un autre à 0 fr. 10.

— Hurrah ? s'écria à peu près la dame âgée, déposant son butin au guichet 75.

— C'est ça, demanda la préposée, que vous appelez un timbre à soixante ?

— Dame, 0 fr. 50 plus 0 fr. 10... C'est la même chose.

— Vous trouvez ? raila la sceptique jeune femme. Vous croyez qu'ici cinquante centimes et dix centimes ça fait soixante centimes ? Vous êtes jeune, vous savez !

— Hélas, non..., dit la dame. Et je suis bien fatiguée... »

Elle se tut et s'assit, laissant paraître son âge et son découragement. L'employée du guichet 75 la regardait, et son visage annonçait un grand combat intérieur.

« Tant pis ! s'écria-t-elle soudain. Et même, flûte ! Madame, je m'en vais faire pour vous quelque chose qui ne s'est jamais vu ! Quelque chose que vous ne reverrez jamais au ministère des Finances ! Et peut-être dans aucun autre ministère ! Regardez, de tous vos yeux, regardez ! »

Et saisissant les deux timbres humectés, elle les colla sur la feuille en attente, écrasant, d'un coup de son petit poing conscient et énergique, tout un édifice de décrets poussiéreux.

Attendons l'écho, qui ne pourra manquer d'être formidable et prolongé, de son geste...

Mais ma vieille amie a perdu sa quiétude de pensionnée civile, et je vois bien qu'elle songe — pour pouvoir affronter victorieusement, dans trois mois, le mystérieux guichet 29 dévoué aux seuls ecclésiastiques —, je vois bien qu'elle songe à entrer dans les ordres...

LA FEMME CACHÉE

Monsieur Maurice

Ce contentement puéril, cette allégresse lycéenne et bureaucratique qui épanouissaient Maurice Houssiaux, il ne les avait pas éprouvés huit jours auparavant, lorsque le président du Conseil, faisant appel à son expérience des choses de la terre et à son influence régionale de député-châtelain, l'avait pourvu du portefeuille du Tourisme et de la Motoculture. Mais le grand cabinet de travail du ministère l'enchantait, et son bureau historique, et son tapis d'Aubusson. Un jardinet vert et sans fleurs emplissait jusqu'à leur cintre les hautes portes-fenêtres ; un buste de marbre en perruque mirait dans la glace son dos creux, et le chef de cabinet de Maurice Houssiaux ajoutait à sa familiarité d'ami une nuance juste de nouvelle déférence.

Houssiaux venait de parapher son premier courrier d'une main qui ne se lassait pas.

« C'est tout, Wattier ?

— Tout pour aujourd'hui, mon cher maître. Tu es libre.

— Je t'emmène ?

— Merci, non. Je te prépare ta besogne de demain. Ah ! Et puis il y a cette sacrée circulaire des blés... Et ton discours à l'Industrie hôtelière, tu y as songé ?

— Oui, mais...

— Moi aussi. Il faut que tu tiennes là un succès d'arrivée... Ne t'en fais pas, j'ai ma nuit pour ça. Il est très important que tu ne te claques pas le premier mois. Ah ! Et puis il y a encore là ces deux personnes de ton pays, qui attendent depuis deux heures...

— Quelles personnes ?

— Les sténodactylos. Veux-tu que j'en fauche une, au petit bonheur ? Tu n'as qu'un poste.

— Tu as leurs noms ?

— Voilà. Mlle Valentin et Mlle Lajarisse. Toutes deux de Cransac.

— Lajarisse, Lajarisse... Ils sont trois cents Lajarisse dans mon arrondissement, soixante rien que dans le bourg... Quel Lajarisse ?

— Je les renvoie ? Je les fais revenir ? »

Wattier dansait de zèle, d'un pied sur l'autre, avec cette agilité de coiffeur et d'acrobate qui lui était venue brusquement, en même temps que sa situation auprès de Houssiaux. Houssiaux répétait le nom à désinence méridionale, en caressant du regard son jardin vert et mélancolique. La couperose gagnait ses joues d'ancien beau blond, et un petit ventre rond, remonté par une ceinture, marchait devant lui comme un coussin à reliques.

« Je vais les voir, décida-t-il. Tu comprends, elles sont de Cransac, berceau de mon élection... Il n'y a plus personne à côté ?

— Tous partis. C'est toujours les patrons qui veillent.

— Je vais les voir en partant : ici, elles me raconteraient des histoires de Cransac pendant une demi-heure. L'une après l'autre, hein ? Je ne veux faire de peine à personne. »

Wattier s'éclipsa sur un petit rire cruel, et Houssiaux, en pardessus, son chapeau à la main, passa dans un bureau voisin dont l'indigence bien ministérielle — murs de plâtre défraîchis et bureaux de sapin jaune — ne l'attrista pas.

« Mademoiselle... Vous êtes originaire de Cransac ? Asseyez-vous, je vous en prie.

— Oh ! monsieur le ministre... »

Une grande fille balbutiait de confusion, mais le regardait avec une hardiesse d'esclave qui connaît son prix. Une brune rare, certes, une brune ambrée au petit nez impérieux, et téméraire sous sa timidité feinte.

« Ah ! ces filles de mon pays, quelles reines ! » se disait Maurice Houssiaux pendant qu'il posait à Mlle Valentin quelques questions négligentes.

« Oui, monsieur le ministre... Oh ! bien sûr, monsieur le ministre... J'ai débuté comptable chez Vanavan, rue Grande, sur le coin, monsieur le ministre voit ? Mais je suis bonne dactylo sur toutes marques et bonne sténo... C'est mon père qui a mis la banderole en travers de la rue Grande, quand l'élection de monsieur le ministre a été connue, il y a deux ans, monsieur le ministre se rappelle ? »

Elle lui parlait à la troisième personne, comme une femme de chambre, mais en baissant les yeux comme une fille éprise.

« Elle joue sa chance, se disait Houssiaux. Elle a raison. Elle peut prétendre à tout. Elle régnerait sans s'étonner. Elle est de Cransac. Quelle parure dans ce bureau, et cette tête sur mon épaule !... »

« Un de mes secrétaires vous avisera, mademoiselle. »

Elle dévoila ses yeux, grands et effilés aux coins comme ceux des cavales de sang.

« Est-ce que monsieur le ministre me laisse un peu d'espoir ?

— Je crois bien ! »

Il lui tendit la main, serra une main froide de jeune fille émue et la regarda avec plaisir heurter, en sortant, son siège et se tromper de porte. Il retournait à son bureau, lorsqu'un long miroir lui fit affronter son image, l'image, hélas ! d'un grand et gros homme grisonnant. Il s'en affligea plus que de coutume.

« On ne peut pas tout avoir. Il y a un âge où... Tiens, et Mlle Lajarisse... Si je la faisais expédier par Wattier ? »

Mais une ombre courte barrait déjà la porte, et Mlle Lajarisse, cinquantenaire, un peu ridée, un peu tassée, gants de coton et chapeau à cassis noirs, se tint devant lui, sans paroles.

« Vous êtes de Cransac, mademoiselle ? C'est là une recommandation, assurément, j'aime tant mon Cransac et mes Cransacquois !

— Je suis fixée à Paris depuis dix-sept ans. Caissière, sténo, dactylo, travaux de bibliothèque...

— Bon, bon. Nous allons voir ça, nous allons voir ça... Non, non, pas de papiers. Vous les remettrez à un de mes secrétaires, s'il y a lieu. Lajarisse ? Quel Lajarisse ? Celui du pont ?

— Non, celui de la montée, vers la route de Casteix.

— Ah ! je vois, je vois... »

Il sourit, en fermant à demi les yeux. La montée vers la route de Casteix... Il descendait autrefois à Cransac par cette route-là à cheval, salué par tout ce que le Cransac en jupons comptait de douteux et de séduisant : filles de fabrique, femmes oisives penchées aux balcons forgés...

« Je vois... C'est loin... »

— Pas si loin, monsieur le ministre... »

Mlle Lajarisse le contemplait de bas en haut, toute passée sous ses cheveux presque blancs.

« C'était votre route préférée, monsieur. Tout le monde s'en souvient, là-bas. »

— Moi aussi... »

... Beau garçon, jamais las, chasseur, coureur, se plaisant à tout ce qui le flattait, rires et pleurs de femmes, chevaux vifs, vins ardents... Houssiaux entendit rouler, sous les pieds de son cheval de selle, les silex de la pente raide... Il hocha la tête, à moitié sincère :

« Ah ! mademoiselle Lajarisse, je voudrais être au temps où je descendais cette route-là, sur mon cheval... »

— Votre cheval Gamin, monsieur le ministre... »

Il eut un geste joyeux de jeune homme.

« Mais oui ! »

— Et, par les jours d'été, vous arriviez sans veste, sans gilet, avec une chemise molle, vos manches roulées... »

— Mais oui ! »

— Vous reteniez votre cheval d'une main et vous faisiez un grand coup de chapeau à toutes les dames... et même à des femmes qui n'étaient pas des dames... à cette Carmen sur son balcon, à la petite du tabac, à toutes... »

Houssiaux prit dans ses mains les mains gantées de coton :

« Mais oui ! Vous vous souvenez de tout cela ?

— Ah ! monsieur Maurice... »

La vieille petite dame ne détourna pas la tête, ne cacha pas ses deux larmes, ni ses prunelles bleues où persistait, ineffaçable, l'image de « monsieur Maurice » sur son cheval... Houssiaux soupira de regret et lâcha les mains de Mlle Lajarisse, qui s'écarta un peu de lui.

« Alors, monsieur le ministre, vous croyez que toutes les places sont prises ? »

Il passa ses doigts dans ses cheveux gris, comme il faisait autrefois dans ses cheveux blancs :

« Pas la vôtre, mademoiselle Lajarisse. Vous avez une minute ? Tenez, prenez ce carnet de sténo. Les crayons sont là... Vous y êtes ? “Mon cher collègue et ami, vous avez bien voulu signaler à mon attention des faits qui...” »